

pays d'adoption, dont toutes les aspirations vers le beau, l'idéal, l'infini même, sont brutalement arrêtées par des ricanements souvent d'un ridicule achevé !

Cette page superbe eût dû suffire à ouvrir à notre poète canadien les portes de la gloire.

FIRMIN PICARD.

LE ZOUAVE PONTIFICAL

LA MÈRE

Hélas ! me disait-elle ; et qu'a donc fait ta mère, enfant, pour l'abreuver de cette coupe amère ? Que te manquait-il donc, mon fils, auprès de nous Pour t'en aller ailleurs chercher un sort plus doux ? Assis parmi les tiens au foyer domestique, N'avait-tu pas assez de ce trésor antique De foi, d'honneur, d'orgueil et de simplicité, Et de noble énergie, et de franche gaieté, Et de tant de vertus, trésors héréditaires Transmis avec le sang à leurs fils par nos pères ? Ce fleuve, ces forêts, cet air pur, ce beau ciel, Veux-tu les échanger pour un plus chaud soleil ! () Parle : que te faut-il ? Ebloui par la gloire, As-tu soif de combats, as-tu soif de victoire ? Mon fils, attends un peu : bientôt peut-être, hélas ! Ton pays pour lui-même invoquera ton bras. Jusque-là, cher enfant, reste auprès de ta mère ; Ferme l'œil et l'oreille à la plage étrangère. Ah ! toi qui, dès l'enfance, aux soins accoutumé, Près de nous assidu sous ce toit embaumé, Dans la joie as coulé des heures fortunées, Pourras-tu supporter de si lourdes journées ?... A la dire consigne être toujours soumis, Sans cesse redouter de traitres ennemis ? Après avoir, le jour, manié la carabine, Passer la nuit à l'air au pied d'une colline Sans avoir d'oreiller que l'humide gazon, Ni contre les gros temps, d'abri que l'horizon ?... Enfin, le jour, la nuit, n'avoir repos ni trêve, Ni d'autre point d'arrêt que le tranchant du glaive ?... Enfant, si délicat, pour ce sublime effort Penses-tu, réponds-moi, mon fils, être assez fort ?*

LE FILS

Mère, regarde-moi, lis dans mes yeux, écoute : Un seul mot va suffire à dissiper ton doute. Je suis fils des Croisés : ce que Dieu pour la foi Judis a fait par eux, mère, Il le peut par moi !

LA MÈRE

Viens m'embrasser, mon fils, et pardonne à ta mère D'avoir osé tenter une vertu si fière... Pardonne : j'ai voulu que, dans ta noble ardeur, De ton hardi projet tu saches la hauteur. Maintenant, ô mon fils ! à la voix qui t'appelle Puisqu'en brave, en héros, tu veux être fidèle, Puisque, loin de fuir, tu cherches des labeurs, Va, pars, et ton retour viendra sécher mes pleurs.

LE PÈRE

Va, pars si Dieu t'appelle. Ah ! si j'avais ton âge, Nul ne me ravirait ton glorieux partage. Pour son pays, mon fils, il est beau de mourir, Pour la cause de Dieu plus beau d'être martyr ! Quand notre PÈRE à tous jette un cri par le monde, Ne faut-il pas qu'au moins chaque foyer réponde ? — Réponds pour nous, mon fils, réponds ! et, fier chrétien, Va dire au monde entier ce qu'est un CANADIEN !

ALPHONSE BELLEMARE, 1868.

DERNIERS BEAUX JOURS

Voici les derniers beaux jours.

Déjà le soleil pâlit et sous la ramure qui frissonne, tout au fond du nid si soigneusement préparé dès les premiers beaux jours, l'oiseau maintenant frileusement se blottit.

C'est l'heure où la nature alanguie semble hésiter quelque peu avant de se déparer entièrement, tout comme une jeune fille coquette et jolie qui, au retour du bal, se grisant de l'admiration dont elle fut l'objet, s'arrête un moment, lasse et distraite, en jetant à son miroir un dernier regard tandis que lentement on enlève ses parures.

Oui, bientôt la terre dévastée sera triste comme les nuages plombés qui courent là-haut, et la rafale qui courbe et fait gémir les grands arbres nus, viendra ajouter encore à la monotonie du spectacle.

Ah ! quand sous le ciel qui pleure, la sombre mélancolie parfois s'empare de l'âme, qu'il fait bon de

sentir autour de soi de ces tendres et solides affections scellées par de purs et vrais baisers ! Qu'il fait bon d'entendre de ces paroles chaudes et suaves que dicte le cœur et qui savent si bien reconforter ! Et ces regards caressants qui enlacent, et ces doux sourires qui, comme des rayons lumineux, viennent ensoleiller ce soin du Paradis terrestre qui revit sous le toit paternel... Donc tout cela est bon et comme nous serions ingrats de ne pas remercier Dieu tous les jours, nous surtout qui goûtons ces bonheurs incomparables !...

Voici les derniers beaux jours.

Au fond de la chambrette close et parfumée, au milieu du boudoir bavard et rieur, partout l'on projette, partout l'on cause bal et toilette. Comment donc, autrement, passer sans ennui les longues soirées d'automne ? Que faire pour suppléer le charme enivrant des beaux soirs d'été, si ce n'est d'organiser les nombreux divertissements qui parviendront, peut-être, à faire oublier les séduisantes réjouissances de la saison aimée ?

Certes, ces amusements ne manqueraient pas d'attraction, si la malfaisante jalousie — qui est de toutes les fêtes — ne venait glisser une note discordante au milieu des groupes joyeux, rompant l'entrain pour faire place au souci.

Voici les derniers beaux jours.

Derrière les murs bénis du monastère passe, en une longue file recueillie, la troupe silencieuse des vierges pures et des saints moines, que nul écueil ne saurait détourner de la route qu'ils poursuivent.

Tout passe, tout change, les saisons mêmes qui se succèdent sans cesse nous montrent l'instabilité des choses terrestres, et cependant rien chez ses êtres plus angéliques qu'humains ne vient diversifier l'austère régime de leur paisible existence.

« Ils sont là, radieux, ces vivants de la tombe ; Rien ne troublera plus leur cœur pacifié Dont tout l'amour, pareil au vol de la colombe, Monte au divin crucifié. »

Oui, là du moins, les faux plaisirs du monde jusqu'à eux n'arrivent plus, et leur oreille maintenant emplie de célestes harmonies, à ses propos flatteurs, est à jamais fermée. C'est là qu'ils redisent au sein de leur solitude : loin de nous ces bouches avides que le mensonge ouvre sans cesse pour confirmer, en un langage fade et hypocrite, la séduction de nos périssables attraits, loin de nous l'inconstante amitié des hommes, source de regret et, souvent, de corruption.

Voici les derniers beaux jours.

Tandis qu'en un léger tourbillon s'envolent en bruissant les dernières feuilles, et que dans le ciel lumineux la lune discrètement projette à la terre les reflets de sa blanche clarté, les cloches doucement chantent en appelant les fidèles qui, pieusement, s'en vont à la prière du soir.

Ah ! quel reposant intérieur que le saint lieu ! Quel charme attendrissant nous envahit quand aux accords moelleux qui ondulent sous les arceaux resplendissant se mêlent de fraîches voix d'enfants dont les touchantes vibrations montent avec l'encens, de la terre au ciel !...

Ah ! pauvres mondains ! âmes amoureuses de cet autre encens qu'un vain thuriféraire jette à leurs pieds, n'est-ce pas le mortel arôme de la tubéreuse qui vient empoisonner leur cœur ? Heureux qui ne se grise qu'à l'encens du sanctuaire : celui-là jamais ne fut malfaisant.

C'est un grand bonheur pour une femme que d'avoir un mari gourmet : elle est toujours sûre de trouver le chemin de son cœur. — PRINCESSE KARADIA.

LA TOUSSAINT

Quoique cette solennité nous arrive chaque année, elle est toujours suivie d'un long cortège de réflexions pénibles, d'impressions douloureuses et navrantes.

En effet, la nature entière semble avoir pris le deuil et offre pour ainsi dire son concours à cette Fête de la Mort pour lui donner toute l'importance propre aux enseignements qu'elle comporte.

Oui, ces fêtes de la Toussaint sont bien propres à nous inspirer de justes et salutaires pensées sur la fragilité des choses de ce monde, puisque ceux dont nous honorons la mémoire ont eu, comme nous, à lutter contre les embûches si souvent tendues sur le chemin de la vie ; ils se sont, comme nous, promis une espèce d'immortalité, croyant avoir jeté ici-bas des racines éternelles. Mais non, tout cela n'a été qu'un songe, que le souffle irrésistible de la mort a su effacer, ne gardant que les œuvres méritoires.

Aussi, cette grande fête nous montre-t-elle que si notre religion a des mystères pour notre foi, elle a aussi des cérémonies à la portée de nos faibles intelligences et son culte est splendide et merveilleux ; car si le matin, l'Eglise, revêtue de ses ornements les plus pompeux redit le bonheur des glorieux habitants du ciel ; dans l'après-midi, soudain, l'Eglise souffrante jette un voile funèbre qui dérobe à nos regards la brillante parure pour célébrer l'office des Trépassés.

Alors rien de plus édifiant que l'empressement que mettent les fidèles à s'approcher de la table sainte en ces deux jours. Une foule compacte envahit les églises et dépose au pied des saints autels le tribut de ses prières ferventes pour le repos des âmes de ceux qui ont passé par toutes les phases joyeuses ou pénibles de cette vie terrestre. De plus, ce culte si vivace de nos morts n'est pas limité seulement à l'église ; on le poursuit jusque dans l'enceinte bénite, qui, à cette saison, est si déserte ; et c'est là, dans ce morne et silencieux domaine, qu'on ne peut se méprendre, car chacun reconnaît la pierre qui couvre celui qu'il a aimé, et sous différentes marques se montrent la douleur, le regret et l'amitié. L'ami avance vers la tombe de son ami, l'enfant pleure au souvenir de celle qui méritait toute son affection ; l'épouse baise avec amour le mausolée de celui qui faisait jadis son bonheur ; en un mot, personne en ce lieu n'a pas à déplorer la perte de quelques êtres aimés.

N'oublions donc pas ceux qui, ici-bas, nous furent si chers, et pour eux implorons toujours du Père Éternel le pardon, la paix et la lumière !... — ELMINA.

Les Ecureils, octobre 1890.

SUR UNE TOMBE

(Voir gravure)

Voici un charmant tableau, mais qui risque fort de n'être plus compris dans cent ans, au déclin du vingtième siècle.

Si l'on continue à marcher du train dont on va, on n'entertera plus : on brûlera. Il n'y aura plus de tombeaux, mais des urnes.

L'avenir, enfin, est à la crémation.

Eh bien ! les chrétiens protestent, et ne se lassent pas de protester.

Ils protestent au nom de leurs dix-neuf siècles de tradition constante, d'invariable coutume, de loi consacrée par l'Eglise.

Ce n'est pas qu'il en coûterait plus au bon Dieu de ressusciter un jour ou nos corps brûlés ou nos corps enterrés. La Toute-Puissance ne compte pas avec ces détails.

Mais c'est que nous voulons à tout prix garder nos rites chrétiens des catacombes, des basiliques et de nos chers cimetières de tous les âges.

C'est aussi que l'inhumation nous donne de la mort l'idée austère, l'idée terrible que nous devons en avoir.

L'urne est un "enjôlement" de la mort, et elle est visiblement faite pour en atténuer l'horreur salutaire.

L'urne est païenne.

Les premiers chrétiens n'en ont pas voulu, et nous n'en voulons pas. — C. D.

(*) Cette rime est la seule à reprendre.